

# CHAPITRE XIX

## *Altamont, 1*

Au second, chez les Altamont, on prépare la traditionnelle réception annuelle. Il y aura un buffet dans chacune des cinq pièces en façade de l'appartement. Dans celle-ci, qui est d'ordinaire un petit salon — la première des pièces sur lesquelles ouvre le grand vestibule et à laquelle font suite un fumoir-bibliothèque, un grand salon, un boudoir et une salle à manger — , les tapis ont été roulés, mettant en évidence un précieux parquet cloisonné. Presque tous les meubles ont été enlevés ; il ne reste que huit chaises en bois laqué, au dossier décoré de scènes évoquant la guerre des Boxers.

Il n'y a aucun tableau sur les murs, car les murs et les portes sont eux-mêmes décor : ils sont revêtus d'une toile peinte, un panorama somptueux dont les quelques effets de trompe-l'oeil laissent penser qu'il s'agit d'une copie exécutée spécialement pour cette pièce à partir de cartons vraisemblablement plus anciens, représentant la vie aux Indes telle que l'imagination populaire pouvait la concevoir dans la deuxième moitié du dix-neuvième siècle : d'abord une jungle luxuriante peuplée de singes aux yeux énormes, puis une clairière aux bords d'un marigot dans lequel trois éléphants s'ébrouent en s'aspergeant mutuellement ; plus loin encore des paillotes sur pilotis devant lesquelles des femmes en saris jaunes, bleu ciel et vert d'eau et des hommes vêtus de pagnes font sécher des feuilles de thé et des racines de gingembre cependant que d'autres, installés devant des bâtis de bois, décoorent de grands carrés de cachemire à l'aide de blocs sculptés qu'ils trempent dans

des pots remplis de teintures végétales ; enfin, sur la droite, une scène classique de chasse au tigre : entre une double haie de cipayes agitant des crécelles et des cymbales, s'avance un éléphant richement caparaçonné avec, sur le front, une bannière rectangulaire à franges et à pompons, frappée d'un cheval ailé rouge ; derrière le cornac accroupi entre les oreilles du pachyderme se dresse un palanquin dans lequel ont pris place un Européen à favoris roux coiffé du casque colonial et un maharadjah dont la tunique est incrustée de pierreries et dont le turban immaculé s'orne d'une longue aigrette maintenue par un énorme diamant ; devant eux, à l'orée de la jungle, à demi sorti d'un sous-bois, un fauve aplati s'apprête à bondir.

Sur le mur de gauche, au centre, une vaste cheminée de marbre rose surmontée d'un grand miroir ; sur la tablette un haut vase de cristal, de section rectangulaire, rempli d'immortelles, et une tirelire mille neuf cent : c'est un nègre en pied, au large sourire, vaguement contorsionné : il est vêtu d'un ample ciré écossais à dominantes rouges, porte des gants blancs, des lunettes à monture d'acier et un chapeau haut-de-forme décoré de *stars and stripes* portant en larges caractères bleus et rouges le chiffre « 75 ». Sa main gauche est tendue, la droite agrippe le pommeau d'une canne. Quand on pose une pièce de monnaie sur la paume tendue, le bras se relève et la pièce est inexorablement avalée : en guise de remerciement l'automate agite cinq ou six fois les jambes d'une manière qui évoque assez bien le jitterbug.

Une table sur tréteaux recouverte de nappes blanches occupe tout le mur du fond. Les nourritures qui garniront le buffet ne sont pas encore mises en place à l'exception de cinq homards reconstitués, aux coquilles écarlates, disposés en étoile sur un grand plat d'argent.

Assis sur un tabouret entre le buffet et la porte qui donne sur le grand vestibule, le dos appuyé au mur, les jambes

tendues et légèrement écartées, se trouve le seul personnage vivant de la scène : un domestique en pantalon noir et veste blanche ; c'est un homme d'une trentaine d'années à la figure ronde et rouge ; il lit avec un air de parfait ennui le prière d'insérer d'un roman sur la couverture duquel une femme presque nue couchée dans un hamac, un long fume-cigarette aux lèvres, pointe négligemment un petit revolver à crosse de nacre en direction du lecteur :

« Dans *“La Souricière”*, le dernier roman de Paul Winther, le lecteur retrouvera avec plaisir le héros favori de l'auteur de *“Couche-la dans le sainfoin”*, *“Les Écossais sont en colère”*, *“L'Homme à l'imperméable”*, et tant d'autres valeurs sûres de la littérature policière d'aujourd'hui et de demain : le Capitaine Horthy, qui sera cette fois aux prises avec un dangereux psychopathe semant la mort dans un port de la Baltique. »